

UC Davis

Streetnotes

Title

Sociomorphologies: Un itinéraire pédestre dans le centre-ville de Cluj-Napoca, Romania

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/7nv8b19t>

Journal

Streetnotes, 19(01)

Author

Coman, Gabriela

Publication Date

2011

DOI

10.5070/S5191003514

Copyright Information

Copyright 2011 by the author(s). All rights reserved unless otherwise indicated. Contact the author(s) for any necessary permissions. Learn more at <https://escholarship.org/terms>

Peer reviewed

Sociomorphologies: un itinéraire pédestre dans le centre-ville de Cluj- Napoca, Romania

Gabriela Coman

L'histoire en commence au ras du sol, avec des pas. Ils sont le nombre, mais un nombre qui ne fait pas série. On ne peut le compter parce que chacune de ses unités est du qualitatif : un style d'appréhension tactile et d'appropriation kinésique. (...) Les jeux de pas sont façonnages des espaces. Ils trament les lieux. (...) l'activité des passants est transposée en points qui composent sur le plan une ligne totalisante et réversible. (de Certeau, 1990 : 147).

Milieu des années 2000¹. Je commence une promenade dans la ville de Cluj-Napoca, ville du Nord-Est de la Roumanie. Castrum romain pendant l'antiquité (*Napoca*), cité saxonne au Moyen Age (*Klausenburg*), ville hongroise (*Kolozsvár*) par la suite, Cluj-Napoca est devenu de plus en plus roumaine après 1918, année où la Transylvanie s'est unifiée avec la Roumanie. En dépit de la politique explicite de roumanisation menée par l'État roumain entre 1918-1940 et la magyarisation² menée par les autorités de l'administration de Horthy entre 1940 et 1944, Cluj-Napoca reste, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, une mosaïque ethnique et religieuse, formée par une majorité hongroise catholique, évangéliste et uniate, une importante minorité roumaine principalement gréco-catholique, mais aussi orthodoxe, des minorités saxonnes et juives qui diminuent constamment. L'empreinte du socialisme installé dans les années 1940 est plus visible dans les quartiers périphériques et les zones industrielles de la ville.

A l'instar d'Isaac Joseph, j'envisage la marche comme un phénomène social total pour appréhender les paysages urbains comme choses publiques : « (...) la marche est une *activité concertée*, pétrie d'interactions aussi bien avec d'autres piétons, qu'avec le paysage, les obstacles et les équipements du terrain. Marcher, c'est forcément naviguer, observer et agir en même temps; c'est ajuster son allure, sa direction, le contact physique avec l'environnement d'humains et d'objets (...) » (Joseph, 1998 : 18).

Je suis un itinéraire – liste subjective qui m'amène vers le centre-ville, vers les places publiques centrales. Il révèle « (...) formes et mouvements dans les paysages naturels et urbains, vécus ou représentés, sous l'angle de l'irrégularité, de la répétition, ou encore de l'émergence de formes-clés, de signes graphiques, de métaphores (...) » (Cohen, 2005 : II). L'itinéraire offre un sens à ma marche, à mon regard. C'est, en fait, un prétexte pour décrire l'espace contemporain (Augé, 1992).

J'aime l'idée d'« itinéraire commenté » car il se pose comme un moyen privilégié de voir, de transmettre, de sentir la ville tant sous ses aspects physiques que dans ses investissements particuliers individuels et collectifs. Je décide qu'il va prendre la forme

¹ Cette promenade a été faite dans un « temps présent étiré », de août 2003 jusqu'à novembre 2005.

² Magyarisation fait référence à ce qui est « propre aux Magyars, à la Hongrie ou à ses habitants. » (Centre national de ressources textuelles et lexicales, 2010, <http://www.cnrtl.fr/definition/hinterland>, site consulté le 30 août 2010).

d'une liste subjective. Ainsi, l'itinéraire suggère des relations spatiales qui se posent indirectement entre les « items » de la liste.

La liste, comme plusieurs auteurs l'ont noté (Laplantine, 1996; Eco, 2009; Sève, 2010), est une des premières formes de description. Elle répertorie des objets, des activités, des personnages; elle décrit, même si d'une manière sommaire, indique des liens entre eux, constitue des catégories différentes élaborées d'avance ou construites par la répétition visuelle (Perec, 1975). Chaque lieu a une identité donnée par le(s) nom(s), par les activités qui s'y déroulent, par son histoire ou les récits qui circulent. Le choix des « arrêts », donc, des unités de la liste n'est pas non plus aléatoire : ce sont les lieux qui m'apparaissent révélateurs pour une compréhension des places publiques, du contexte sociopolitique de la ville, des enjeux plus généraux ou des faits du passé proche ou lointain jugés comme significatifs pour les comportements et les attitudes actuelles ou pour les enjeux de la ville.



Photo 1 – Vue de la ville © Gabriela Coman, 2003

Vu de la hauteur de la Forteresse (*Cetățuia*) (Photo 1), le centre-ville de Cluj-Napoca donne l'impression d'un burg médiéval tranquille, bordé des îlots de gratte-ciel. S'approchant, des klaxons, des cris et des vociférations font irruption et brisent le silence des collines. En bas, le brouhaha continue. Des files des voitures s'arrêtent systématiquement, car les rues construites à la fin de 20^{ème} siècle ne sont plus capables d'accueillir la frénésie des automobilistes. Des chauffeurs s'énervent sans raison. Des piétons traversent la rue en se glissant parmi les voitures, avançant courageux, reculant peureux, rejoignant heureux l'autre trottoir, comme si une nouvelle bataille avait été gagnée. Des flux humains se déplacent pressés vers la maison, vers le travail, vers le magasin du coin de la rue, comme si la ville n'était qu'un lieu de passage que l'on parcourt à grand pas, à engloutir comme une pilule incontournable.

Une rue aux dimensions variables et à noms changeants traverse la ville en suivant un axe imaginaire nord-est – sud-ouest. Dans le quartier *Someșeni*, elle s'appelle *Traian*

Vuia, dans le quartier *Aurel Vlaicu între lacuri* (Aurel Vlaicu entre lacs), se nomme *Aurel Vlaicu*, à *Mărăști* elle devient un boulevard, *21 Decembrie 1989* (21 Décembre 1989), passe à côté de la Place Avram Iancu en gardant cette dénomination, se transforme de nouveau en rue *Memorandumului* (du Mémorandum), puis Place *Unirii* (de l'Union) en bordant celle-ci, devient pour quelques centaines de mètres *Calea Moșilor* (le Chemin des *Moși*, habitants des montagnes Apuseni), continue dans le quartier *Grădinile Mănăștur* (les Jardins de Mănăștur) en tant que *Calea Mănăștur* (le chemin Mănăștur), pour traverser le quartier *Mănăștur* et sortir, enfin, de la ville comme *Calea Florești* (le Chemin Florești). Ce sont des noms d'innovateurs roumains en aéronautique, d'événements importants dans l'historiographie nationale des Roumains, de repères géographiques.

Empruntant la longue rue qui traverse la ville pour me rendre au centre, je passe à côté des places publiques centrales les plus importantes, la Place de l'Union et la Place Avram Iancu³. Rien ne les annonçait. Rien ne m'y avait fait penser, comme si cette rue n'était qu'une muraille de défense de la vie de la cité : une statue derrière une grande église ou, encore, des stations de taxi au pied d'un rideau des grands sapins à côté d'une autre église imposante. Vu la monumentalité des lieux de culte, j'aurais pu deviner. Mais cette architecture grandiose participe elle-même à une sorte de dissolution visuelle des places. La pierre se pose comme une épreuve de l'éternité, elle emporte les mouvements quotidiens. Il faut avancer vers le Sud, prendre les allées qui encadrent les églises, les rues et les trottoirs qui les entourent pour découvrir d'autres ouvertures et dynamiques spatiales et sociales, les petits parcs, les zones de verdure, les autres monuments, les couleurs ternes ou criardes, les odeurs de kébab et des beignets soufflés, le fourmillement, ce mélange inattendu « de kitch et d'Occident », comme disait une de mes interlocutrices.

VERS LA PLACE DE L'UNION

Je suis sur *Calea Moșilor*, en venant du quartier *Mănăștur*, situé dans l'Ouest de la ville. C'est un boulevard à quatre voies, bordé d'anciennes maisons, la plupart d'entre elles, assez mal entretenues. De temps à autre, de nouveaux bâtiments : ici, une église, là, un siège de banque. Je m'empresse vers le centre et je passe à côté de la nouvelle mairie, l'ancien siège du Conseil populaire départemental, l'équivalent administratif communiste de la mairie. La rue est bordée ici et là des drapeaux de la Roumanie et de l'Union européenne décolorés et même déchirés. Je vois d'un clin d'œil la rue Petru Maior qui rallonge la rue de la mairie, une partie de la Place Lucian Blaga et, au bout, la Maison des étudiants (*Casa Studenților*), construite en 1906, et recouverte aujourd'hui de publicités (Jolidon, la Nuit des dévorateurs de publicité, autres). Bien que je ne voie pas d'ici, je sais qu'à droite se trouvent la Bibliothèque centrale universitaire (BCU) et la Rue des Cliniques (le nom vient de la grande concentration d'hôpitaux, cliniques et instituts médicaux). Plus haut, sur la colline, tout aussi invisibles d'ici, de très belles villas et un de plus fameux Jardins botaniques du pays.

La Place Lucian Blaga, ancienne *Păcii* (de la Paix) est en fait un nœud routier, connu par tous les habitants de Cluj (des *clujeni*) pour le triangle BCU – la Maison des étudiants – Café Croco. Ce dernier a été une des institutions informelles de la ville, important repère

³ Avram Iancu (1824-1872) est considéré le chef des révolutionnaires roumains à l'époque du « printemps des peuples » du milieu du 19^{ème} siècle.

urbain et de sociabilité dans les derniers 50 ans pour des générations d'étudiants⁴ et de professeurs.

A peine passée la mairie, *Calea Moșilor* devient la Rue du Mémorandum. Des petits magasins défilent à gauche – une pâtisserie, une pharmacie, un magasin de produits en plastique, une librairie, une boutique de souliers, et bien d'autres. De l'autre côté de la rue, le Musée ethnographique de la Transylvanie avec sa boutique un peu vétuste, des magasins de vêtements, un *Second-Hand*, un bar-café *Fetițele vieneze* (Les fillettes viennoises; les gens auxquels j'ai posé la question ne connaissaient pas l'origine de son nom), une boutique de produits cosmétiques. La densité d'occupation dans la rue augmente soudainement et la circulation devient de plus en plus pénible. Les arrêts de dizaines de bus à destination des quartiers *Mănăștur* et *Grigorescu*. Vis-à-vis, d'autres arrêts de bus, vers *Gheorghieni*, *Mărăști*, *Gare*, *Gruia*. Le matin et le soir, des foules frémissantes, notamment, d'étudiants, attendent les bus. Pendant la semaine, les magasins sont ouverts jusqu'à 8 ou 9 heures du soir, la vieille dame qui vend des fleurs reste, elle aussi, jusque tard dans la nuit à côté du kiosque de tickets de bus et du petit magasin de cartes d'appel.

LA PLACE DE L'UNION⁵

Je n'ai pas le sentiment de me trouver dans une place centrale. C'est en fait un coin de rue, je vois quelques mètres plus loin l'église, des sapins et des arbres (Photo 2).



Photo 2 – Place de l'Union (carte postale)

⁴ Depuis 2007, il n'existe plus; un siège de banque a été construit à sa place.

⁵ Cette description met en scène un paysage déjà historique, qui ne survit qu'en partie puisque depuis l'été 2009, la mairie a commencé des travaux de modernisation de cette place qui consistent essentiellement dans la transformation de ce parc dans un espace en béton, ouvert à des activités collectives.

Je traverse la rue où il y a des bus, des trolleybus et des voitures et je me dirige vers le centre de la place. Je me faufile parmi les voitures alignées et les taxis qui attendent une commande. À côté, se trouve une station de minibus qui partent quotidiennement vers la Hongrie. Au matin et au soir, aux heures de départ, l'endroit est très animé et coloré : des gens venus des localités voisines, avec de gros bagages (des sacoches en jute devenues emblématiques pour les voyageurs « d'affaires » entre les pays de la région) qui tentent leur chance de trouver un bon boulot à Budapest ou aux alentours. Je passe devant l'entrée de l'église romano-catholique Saint Michel, construction gothique entamée au 14^{ème} siècle et achevée avec la tour néo-gothique au 19^{ème} siècle. Comme me disait un jour l'historien Ovidiu Pecican, la tour structure le paysage de la ville, tant géographiquement que symboliquement : « je ne peux jamais me perdre dans la ville parce que je m'oriente toujours en fonction de la tour de l'église [Saint Michel]. Je remets toujours à l'heure ma montre en fonction de celle de l'église catholique ». L'église est entourée de très grands sapins, encerclés par des clôtures basses qui marquent ainsi la propriété de l'église. Je prends tout de suite à gauche. J'avance de quelques mètres sur l'allée encadrée de verdure et devant moi s'ouvre la place où le « parc », comme l'appelle certains habitants. Elle n'est ni grande ni vide comme la Grande Place de Bruxelles ou la Place Rouge de Moscou.

Juste en face de moi, à côté de la ceinture verdoyante de l'église et de l'allée, c'est le monument de Mathias Corvin (plus connu sous le nom de la « statue de Mathias »), roi de la Hongrie au 15^{ème} siècle, personnage historique revendiqué à la fois par les Hongrois et par les Roumains (Photo 3).



Photo 3 – Le monument de Mathias Corvin, Place de l'Union © Gabriela Coman, 2003

Derrière le monument de Mathias Corvin, à gauche et à droite, des drapeaux de la Roumanie et de l'Union européenne. Un fil aux fanions tricolores, suspendue au-dessus de l'allée qui passe derrière le monument. Du gravier blanc et des bancs peints en rouge, jaune et bleu (les couleurs du drapeau roumain) disposés en demi-cercle séparent le monument du reste du parc-place. Des fouilles archéologiques mi-

abandonnées, mi-exposées se déploient d'un côté et d'une autre d'une allée. Une clôture en métal, noire, les protège et, en même temps, attire l'attention des passants comme si c'était un objet de musée. Un panneau explique en roumain et en anglais: « Réservation archéologique de la Place de l'Union. Chantier archéologique en cours. Avis MTPAT [Ministère des travaux publics et aménagement du territoire] 1346/SA de 26.09.2000. Ordre MTPAT nr. 6/N de 1998. Autres zones : rue Victor Deleu, Place du Musée, Place de l'Union ». Les photos de la fin du 19^{ème} siècle – le début du 20^{ème} siècle nous montrent au milieu de la place, au croisement des allées de promenade de l'époque, l'Obélisque dit « de Carolina », du nom de l'impératrice austro-hongroise qui est venue à Cluj avec l'empereur Francisc I en 1817 (l'obélisque a été construit en 1821). Aujourd'hui, il est situé dans la Place du Musée.

De temps à autre, des supports publicitaires sont installés à côté du monument de Mathias Corvin dans le parc : de grands ballons rouges ayant inscrit le nom d'un mini-centre commercial du centre-ville, *Sora* (La sœur); de grands panneaux publicitaires – photos avec les nouvelles pièces de théâtre, etc. (Photo 4). Durant les campagnes électorales, on installe à côté des fouilles des panneaux d'affichage électoral.



Photo 4 – Publicité dans la Place de l'Union © Gabriela Coman, 2003

Le matin, des gens traversent la place. La plupart d'entre eux vont à l'université, d'autres, aux bureaux situés au centre-ville. Pour beaucoup, cette traversée est le lien géographique entre deux activités. Elle est « sur le chemin », « on passe par là », comme si elle est volée à la place, à la ville.

Autour de midi, toutes les catégories sociales se confondent : des jeunes, des plus âgés, des grands-parents avec leurs petits-enfants, des touristes ou des riverains. Ils flânent, se reposent au soleil quelques minutes dans leur trajectoires urbaines, prennent leur lunch, lisent, discutent ou attendent des amis. Les enfants courent après les pigeons. Des adolescents sont alignés sur la grille basse qui entoure l'église et l'espace vert, derrière la statue équestre de Mathias Corvin, « à la queue du cheval » (*la coada calului*). « La queue du cheval » est presque une institution. Depuis des générations, c'est un des lieux de rencontres le plus connu de la ville, tant pour les Roumains, que pour les

Hongrois. Quelqu'un me disait : « c'est OK, ça ne coûte rien. T'es assis sur un banc et t'attends que l'autre vienne. Après, tu vas ailleurs, à gauche ou à droite, pour prendre un café ou une bière. ».

Des jeunes ont grimpé sur le monument, sur le socle de celui-ci, se sont assis sur les espaces verts de l'église ou du reste du parc. Bien que ce soit interdit – il y a même une plaque en métal moitié rouillée qui spécifie une amende de 500.000 *lei* – le monument avec toutes ses composantes – le socle, le cheval, les personnages, les glaives – constitue une attraction incessante pour les adolescents qui en profitent pour se montrer. Des couples hongrois se prennent en photo après le cérémonial civil de l'ancienne mairie pour que le monument de Mathias Corvin figure sur la photo-souvenir de leur mariage.

L'endroit est également convoité par les groupes de touristes qui se prennent en photo avec le monument de Mathias Corvin (Photo 5). J'ai assisté un jour à un incident. Des groupes de touristes voulaient prendre en photo le monument. Le cadre n'est pas parfait : un enfant de la rue (pourtant, il n'y a pas beaucoup dans le centre de Cluj-Napoca) est allongé devant la statue équestre, entouré par quelques chiens errants. Les touristes sifflent et crient pour qu'il se réveille. Visiblement, il ne les entend pas. Quelques personnes prennent la décision d'aller directement et le secouer. Quelques minutes plus tard, le temps qu'il comprenne ce qui se passe et qu'il ramasse ses affaires, les touristes parviennent à prendre en photo le monument sans aucune interférence humaine ou animale.



Photo 5 – Touristes au monument de Mathias Corvin et fouilles archéologiques, Place de l'Union © Gabriela Coman, 2004

Assis sur les bancs, des gens qui ne se connaissent pas partagent pour quelques minutes la place. Les manières gauches et timides, de même que les vêtements les trahissent : ils ne sont pas d'ici, ils sont peut-être venus chez leurs enfants, étudiants à une des universités de la ville, en visite chez des parents ou avec des problèmes à résoudre auprès des institutions départementales. Des jeunes distribuent des dépliant d'un parti politique. Deux mormons des États-Unis admirent la statue de Mathias Corvin. Une

famille venue de la campagne prend son diner sur un banc. Sur un autre banc, deux ouvriers ont l'air d'attendre quelqu'un. Les clochards habituels de la place quêtent de l'argent. La femme avec les enfants collés contre elle raconte toujours la même histoire, et à chaque fois comme si s'était passé la semaine dernière : elle vient de Moldavie, d'un village affecté par des inondations, elle a tout perdu et elle n'a rien à donner à manger à ses enfants. Il y a aussi les «bizarres». Tout le monde connaît celui qui porte une panoplie de médailles sur son veston et se promène dans la rue avec un magnétoscope en parlant à son chien. Il y en a un autre qui nourrit toujours les pigeons.

Vers la fin de l'après-midi, il ne reste que les touristes, les visiteurs, les gens qui passent. Autour de sept heures du soir, la Place de l'Union et la rue Napoca sont très peu animées. Endormies, elles donnent l'impression que la journée s'achève. Une demi-heure plus tard, la rue se transforme en rush, envahie par des jeunes, la plupart étant des étudiants sortis des cours.

Les dimanches matin, des groupes de romano-catholiques vont à l'église Saint Michel. Il n'y a pas des foules. Mais, dans le centre (pour ne pas parler du reste de la ville) il y a plusieurs églises. Les gréco-catholiques⁶ vont à l'église Bob située à quelques mètres, dans la rue qui porte son nom. Dans les années 1990, le clergé gréco-catholique tenait les messes de dimanche ou les grandes fêtes de Pâques ou de Noël devant le monument de Mathias Corvin. Appropriations temporaires de la place publique. Étranges présences urbaines pour une ville habituée à la routine terne et peureuse d'avant 1989, épurée d'extravagances de tout ordre. Des églises protestantes organisent également des activités : des groupes qui chantent sur des scènes minuscules, des discussions sur des thèmes religieux avec les passants intéressés.

Symbole des Hongrois de la Transylvanie, mais aussi de la Hongrie, le monument de Mathias Corvin est lieu de dépôt des couronnes de fleurs lors des célébrations importantes pour les Hongrois – les anniversaires des personnages culturels et/ou politiques (comme Kossuth Lajos⁷ ou Sándor Petőfi⁸) et les dates historiques significatives (le 15 mars, le jour national de la Hongrie ou la révolution de 1948). Le moment est souvent précédé par d'autres manifestations qui se tiennent à l'église Saint Michel ou d'une procession qui fait le tour des lieux importants pour la communauté hongroise, situés dans le centre-ville. Il ne manque pas les drapeaux de la Hongrie, les cocardes avec les couleurs nationales hongroises, les discours des membres marquants de la communauté.

⁶ Par la loi des cultes de 1948, l'orthodoxie a été confirmée comme religion principale, le gréco-catholicisme a été incorporé à l'orthodoxie et ses prêtres obligés d'adhérer à celui-ci. La plupart de prêtres ont préféré d'être emprisonnés, d'autres, bien que devenus orthodoxes, feront des messes clandestines dans des maisons individuelles ou bien, pendant le rituel orthodoxe, feront dans les moments clés des gestes du rituel gréco-catholique. Beaucoup de leurs croyants iront vers les romano-catholiques. En 1989, cette loi a été abrogée et le clergé gréco-catholique a déclenché les procédures de restitution du patrimoine par l'Église orthodoxe. Ce processus a été, surtout aux années 1990, parsemé de tensions créées par le refus de l'Église orthodoxe. Suite aux rétrocessions du patrimoine bâti, ils célèbrent les messes dans leurs propres églises.

⁷ Kossuth Lajos (1802-1894), homme politique hongrois, libéral, a milité pour l'Indépendance de la Hongrie et pour l'abolition du servage.

⁸ Sándor Petőfi (1823-1849), poète hongrois romantique, considéré le « poète national de la Hongrie », membre marquant de la Révolution de 1848.

Les après-midi sont tranquilles. Parfois, des ONG distribuent des matériaux informatiques sur divers projets qui se déroulent dans la ville, sur le SIDA, sur la paix ou sur la protection de l'environnement. Des rassemblements plus importants ont lieu les fins de semaine, des festivals, des concerts publics, des campagnes publicitaires d'automobiles, etc. Les printemps, il y a le « Festival des portes ouvertes », organisé par la mairie, qui promeut divers lieux importants de la ville de Cluj-Napoca, dont la visite de la tour de l'église Saint Michel.

Depuis le début des années 2000, à l'initiative de l'Institut français de Cluj-Napoca, on organise chaque automne la « Foire du livre ». De grandes tentes fournies par la Fabrique de bière Ursus abritent les maisons d'édition de Cluj. Des groupes hétérogènes regardent les livres, les feuilletent. En dépit des offres spéciales pour cette occasion, pour beaucoup d'entre eux, les livres sont très chers. Comme me disait une retraitée, « acheter des livres, c'est un luxe; il ne nous reste que de les toucher ». Des gens trainent autour des tentes, passent juste pour voir ce qui se passe. Dans un coin du square, une toilette écologique installée spécialement pour cet événement.

De même, pendant les années 1990 et jusqu'en 2002, en mai, se tenait la « Foire des Créateurs Populaires » dans le cadre de laquelle étaient présentés d'objets d'art populaire de toute la Roumanie (Botea, 2005). L'automne, d'autres festivals s'y tiennent, dont, Oktoberfest, une manifestation ayant comme prétexte la célébration des récoltes. Ces activités publiques rassemblent toutes les catégories professionnelles et ethniques, surtout des jeunes et de ceux d'âge moyen. Les rues adjacentes sont fermées et des tables en bois sont installées au long de la place ou du boulevard des Héros. Des présentoirs de divers produits, des grils de *mici*⁹ et des tonneaux de bière bordent les lieux. De la musique populaire, ethno-pop et *manele*¹⁰ se font entendre des grands haut-parleurs. Les retraités n'y vont presque plus jamais parce que c'est trop loin, parce qu'ils ne trouvent pas le temps d'y aller ou parce que, comme ils me disent, c'est une « distraction pour les jeunes ». Certains de mes interlocuteurs sont mécontents de cet usage de la Place de l'Union : historique et monumentale, trop étroite, ayant des espaces inutilisables (la zone du chantier archéologique, les espaces verts qui entourent l'église) la place ne peut pas être, selon eux, la scène des grands événements rassembleurs.

La plupart de bâtiments qui entourent la place sont des monuments historiques, construits au 16^{ème} siècle et transformés des différentes façons aux siècles suivants, notamment, au 17^{ème} siècle et à la fin du 19^{ème} siècle, périodes de grands changements économiques et politiques : ajouts d'éléments de style, interventions en vue d'alignement des façades, élargissement des espaces intérieurs. La majorité des bâtiments servent aujourd'hui de logements, magasins, bureaux. Mais, en général, on ignore ce qui est en haut; on ne regarde que les rez-de-chaussée comme si le reste ne faisait partie de la place que par les façades, les décorations, l'architecture. Plusieurs espaces commerciaux apparaissent comme étroits, invraisemblables. Ils ont été aménagés en modifiant les passages d'entrée dans les cours, spécifiques à l'architecture

⁹ Les *mici* (*mici*, pl., *mic*, sg.) sont une sorte de saucisse faite d'un mélange de viande de bœuf, de porc et d'agneau. C'est un plat très répandu en Roumanie, presque synonyme de la fête populaire, de rassemblement, de l'été (parce qu'il est souvent accompagné de bière).

¹⁰ *Manea* (sg.), *manele* (pl.). C'est un style musical paru en Roumanie au milieu des années 1990, qui s'inspire principalement de la musique orientale et tzigane. Des formes semblables sont apparues en Bulgarie, en Serbie, en Albanie et Kosovo. Ayant des thèmes comme les femmes, l'amour, l'argent, ce type de musique a eu un grand succès auprès des catégories populaires.

d'origine. Certains gardent aussi des traces des interventions de type sécuritaire dès le début des années 1990 quand les anciens magasins sont devenus des commerces privés : les barres en fer installées aux fenêtres, les clôtures qui doublaient les portes, les gros cadenas, les systèmes rudimentaires pour bloquer l'accès au cadenas.

Je retourne au coin du nord-est et je me dirige vers le sud en empruntant cette fois-ci le trottoir. Des arbres, des terrasses, quelques kiosques à journaux, d'autres qui vendent des livres. Des banques et des pharmacies. *Alpha Bank*.

Le bar *Diesel* avec son allure minimaliste à l'entrée du bar où l'on peut prendre un café et les salles sophistiquées, baignées dans les jeux des lumières, perdues dans les plus spectaculaires galeries souterraines de la ville, qui datent du 16^{ème} siècle. Pendant l'été, on sort des tables sur le trottoir. *Diesel* est un des premiers bars ouverts à Cluj après 1989, voire le premier. Avant, il y avait un bouquiniste. Aujourd'hui, le bar est devenu très « à la mode », très sélectif dans sa clientèle – je me suis faite refuser à l'entrée parce que j'étais en jeans et en chaussures de sport. À cause de ce tri, mais aussi à cause des prix assez élevés, le bar est devenu un endroit prohibé aux étudiants et un lieu de mise en scène de la nouvelle richesse, des snobes (comme les présentent beaucoup de mes interlocuteurs), voire même des interlopes : les habits très chers, les derniers modèles des voitures Audi, Mercedes ou Volkswagen, les sommes d'argent dépensées. Ces dernières années, il est devenu aussi un endroit de conférences *mainstream* organisées en partenariat avec une radio local. Des politiciens locaux, des députés, d'autres personnes importantes, comme par exemple, le négociateur en chef de la Roumanie pour l'Union européenne, des universitaires.

Je reprends mon chemin.

Kodak.

Puma.

Altex, magasin pour l'électroménager.

Puis, une porte en arcade, sans aucune autre indication, le siège de l'éparchie romano-catholique. C'est juste en face de l'entrée de l'église Saint Michel. Dès que je rentre j'ai l'impression d'être dans un autre monde : une bâtisse impressionnante, construite autour du 15^{ème} siècle et transformée ultérieurement, avec d'imposants escaliers intérieurs, de très hautes pièces, des balcons qui donnent vers un jardin soigneusement aménagé. Quelqu'un qui travaille là-bas me dit qu'avant 1989, c'était le siège de la *Securitate* (la police secrète de l'époque) du Département de Cluj.

À côté, presque cachée, une école.

De nouveau, des magasins. *Optica*, évidemment, un magasin de lunetterie.

Dialogue, téléphonie mobile.

Une petite galerie d'art.

Exchange, un bureau d'échange. Depuis les années 1990, c'est aussi le lieu de *valutiști* (*valutiști*, pl., *valutist*, sg.). *Valutiști* c'est le nom attribué aux vendeurs illégaux des devises étrangères, notamment des dollars américains et des marks allemands. Ils attiraient l'attention par leur va-et-vient continu, par le comportement intrusif, presque du corps-à-corps, par la voix chuchotant « devises étrangères, devises

étrangères », « je vends des devises étrangères », « voulez-vous des devises étrangères? », « j'achète des marks, j'achète des marks », « marks, j'achète, marks, j'achète¹¹ ». Il se faufile, s'efface, tout en restant visible. Certains de mes interlocuteurs se rappellent des moments pénibles quand un *valutist* les interpellait de façon agressive. Des fois, ils trompent les clients, en leur fournissant un paquet de billets de devises à l'intérieur duquel ils ont dissimulé du papier de journal. Je me rappelle d'une nouvelle de Mikhaïl Boulgakov¹² qui a comme personnage principal le *valutist* des années 1920 dans la jeune Union soviétique. Il est intéressant que le *valutist* apparaisse comme une figure relevant de ces deux périodes, les deux étant marquées par des changements socio-économiques et politiques. Sorte de pont entre deux mondes, l'un, en voie de disparition, l'autre, en train de s'installer, le *valutist* est un hybride puisqu'il adopte des stratégies des deux mondes. Il est un des premiers personnages à apparaître dans un nouveau monde et, paradoxalement, un des derniers à disparaître.

Je continue mon itinéraire. Un magasin de vêtements pour femmes, *Alessandra*.

Déco.

Loto-express.

J'avance. La Rue Ioan Bob, comme une petite entrée dans une cour.

Une cour intérieure : des résidences et diverses associations : l'Ordre des Architectes du Nord-Ouest de la Transylvanie, Traducteur, Notaire, l'Association d'Histoire orale, Antiquaire, autres.

Depuis des années, une dame vend devant la porte des cartes postales de la ville, de vieilles photos et des plus récentes.

Fast-food Day-Light, presque désertique.

Une autre entrée et le *Club Fire*, qui se prolonge dans les souterraines. Une interlocutrice, à la retraite, me fait remarquer un jour l'inflation des noms « étrangers », c'est-à-dire, en anglais : « il y en a tellement, qu'on comprend plus rien ».

Monsieur M. ou sa femme vendent des livres.

Alessandra B, magasin de vêtements pour les hommes. *Farmacie* (pharmacie). *Unita*, agence de tourisme. *HVB Bank*.

Sur le mur, une plaque blanche : « Dans cette bâtisse, siège des activités du Parti social démocrate, a eu lieu le 3 novembre 1918, l'assemblée constitutive de la Garde Nationale Roumaine de la Transylvanie ». Il n'y a aucune autre indication. Il suffit de fonctionner comme un memento historique national : en 1918 la Transylvanie est devenue partie composante de la Roumanie et la Garde Nationale a été chargée avec le maintien de l'ordre public et de la mise en œuvre du projet.

¹¹ Il s'agit de la *Deutsche Mark*, la devise nationale allemande avant la création de la monnaie européenne unique, « euros ». L'expression, incorrecte du point de vue grammatical, est presque un signe d'identification des *valutiști*.

¹² Mikhaïl Boulgakov (1891-1940), romancier, nouvelliste, dramaturge rus/soviétique. Il s'agit de sa nouvelle « Sub cerul de sticlă » (Sous le ciel de verre) (Boulgakov, 2008).

Plus loin, *Eon*, un magasin d'appareils électroménagers.

United Benetton qui occupe un espace longtemps non-utilisé. Ce bâtiment était connu sous le nom de Palais Rhedey et possède une des plus grandes pièces du sous-sol de la ville médiévale (Pop, 2003; Kovacs, 2003).

Encore une plaque : « Honneur éternel à nos héros. 22 Décembre 1989 », signée par l'*Union Vatra Românească* ». Sur le trottoir, une œuvre d'art publique, les « Piliers fusillés » (*Stâlpi împuşcați*), dédiée à ceux qui ont été fusillés à cet endroit-même en décembre 1989. Des piliers en bronze, plus grands qu'une personne, sont disposés sur le trottoir. Pour y passer, il faut marcher entre eux, parmi eux, à côté d'eux. Je me souviens les 11 cadres pris par Stefan Rotta juste à ces moments-là, qu'il a publiés dans un petit livre « Témoin oculaire » (2004) : l'arrivée de l'armée, les menaces, les shoots, la dispersion et les morts au carrefour. C'est très émouvant.

Je traverse la Rue Napoca. Ce n'est pas très large et les piétons brûlent le feu. À l'angle de la Rue Napoca avec la Rue de l'Université, se trouve l'hôtel-bar-restaurant Continental. Projeté en 1895 sous le nom d'Hôtel National (*Nemzeti Szaloda* en hongrois), l'hôtel a été construit au début du 20^{ème} siècle dans le style éclectique-classique avec des éléments de Sécession viennois. Il portera jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre le nom de Hôtel New York (Pop, 2003). En 2006, le bar était encore un endroit prisé par une partie de la bohème locale : des écrivains et des poètes, des critiques littéraires, des journalistes, des artistes. Aux alentours, le Cinéma *Arta* (Art) et une des entrées de l'Université Babeş-Bolyai¹³.

La Librairie de l'Université, un grand espace, convoité à toutes les époques, endroit de rendez-vous pour les étudiants et les professeurs de l'Université, lieu de lancement des livres, etc. À l'entrée de la librairie, trois plaques :

« Dans cette bâtisse a habité l'illustre linguiste, Professeur, Dr. Nicolae Drăganu, 1884-1939. Doyen de la faculté des lettres, recteur de l'Alma Mater Napocensis et Maire de Cluj entre 1933 et 1938. Inaugurée par la mairie du municipe Cluj-Napoca, le 18 février 1999. ».

Dans la construction nationale de type allemande, la langue compte énormément. Dans une ville multiethnique, l'ethnie du maire compte aussi.

« Ici sont tombés le 21 Décembre 1989 les héros martyres : Matis Lucian 29 ans, Jurja Sorinel Dorinel 22 ans, Pedestru Horia 40 ans, Szabo Atilla 22 ans, Cioară Viorel 50 ans, Ticlete Mihai Călin 29 ans, Merca Aurel 22 ans, Borbely Istvan 31 ans, Cristurean Rodica 26 ans, Tamas Burgya Iosif 20 ans, Sabău Ioan 31 ans, Marin Vergică 70 ans, Egyedi Imre 57 ans. ». Ce sont les gens pris en photo par Rotta... Roumains et Hongrois. (Photo 6).

« 21 Décembre 1996 ». (Photo 6).

¹³ Le nom vient du microbiologiste roumain Victor Babeş reconnu pour ses recherches sur les maladies infectieuses et du mathématicien hongrois Bolyai Janos, reconnu pour ses recherches en géométrie non euclidienne. Avant la guerre, il y avait deux universités dans la ville, une en hongrois, Université Bolyai, et une en roumain, Université Babeş. En 1959, on a décidé de les réunir pour former une seule université. Depuis 1989, certains étudiants et professeurs essaient d'obtenir le droit de revenir à l'ancienne forme, à savoir, une université de langue hongroise. Les enjeux sont nombreux, de même que les luttes. Systématiquement, on revient sur la scène locale avec des actions revendicatrices (affiches, grèves, marches, etc.).



Photo 6 – Plaque mémorielle « 22 Décembre 1989 », Place de l’Union © Gabriela Coman, 2003

Germanos, un magasin de téléphonie mobile.

Encore une plaque. Certains de mes interlocuteurs remarquaient : « Que des plaques et des statues dans cette ville! On aurait pu faire d’autres choses avec cet argent-là! ». Celle-ci est dédiée « à la mémoire de ceux qui se sont sacrifiés au nom de la liberté et la démocratie, les 21 et 22 décembre 1989. La préfecture du Département de Cluj. ». Il paraît qu’il est important de voir son propre nom sur les murs de la ville, notamment sur ceux des bâtiments centraux. Cependant, dans le quotidien, on ne parle presque jamais des événements de décembre 1989 de Cluj-Napoca.

A côté est un des sièges de la Banque nationale de Roumanie. Le bâtiment du style Vienne-Sécession date du début du 20^{ème} siècle (Pop, 2003). Une fois à l'intérieur, j'ai l'impression d'avoir fait un saut dans le temps : l'aménagement en bois, des briques de verres à l'extérieur et du vitrail à l'intérieur.

Puis, un espace non-utilisé avec les vitres couvertes des journaux.

Cosmorom, une autre boutique de téléphonie mobile.

En face, il y a des cabines téléphoniques.

Des résidences.

Apishop, un vieux magasin de produits d'apiculture. Devant le magasin, un présentoir de crème glacée.

Steileman, le magasin de vêtements assez chers pour le salaire minimum en Roumanie. C'est un grand magasin, avec des étalages espacés, beaucoup de miroirs et une ambiance parfumée.

Juste à côté, c'est la pâtisserie-café *Carpates* qui date d'avant 1989. D'ailleurs, le nom est éclairant en ce sens, il n'y a plus aujourd'hui de noms de commerce comme celui-ci. À l'intérieur, il y a des tables basses en bois (des aménagements qui datent sans doute depuis la fin des années 1980, quand les décorations de la plupart des cafétérias des grandes villes avaient changé : des meubles en bois, basses, des miroirs, des rideaux en velours). La plupart des clients sont des femmes, jeunes et plus âgées, seules, en groupes ou avec des enfants. Il y a parfois des hommes plus âgés. On achète et on s'en va. Ceux qui consomment sur place, restent peu de temps. Si on reste, ce n'est pas pour longtemps. Ce n'est pas un endroit pour traîner, pour passer des heures en mangeant un gâteau ou même en prenant un café. Les vendeuses parlent fort, sont énergiques et exigent des commandes rapides et claires. Entre deux commandes, elles discutent les aventures des vedettes de télé, les derniers épisodes des séries télévisées. Avec les clients connus, elles bavardent sur la santé et la famille. Il y a quelque chose de fonctionnel dans l'air, une sorte de pragmatisme d'une mère de famille à horaire chargé. Tout est maîtrisé et chaleureux, mais en même temps, intrusif et contrôlant. Pendant l'été, une espèce d'éventaire est sorti devant le magasin. C'est pour les gens pressés qui mangeront en courant après le bus des pâtisseries ou de la crème-glacée.

Je poursuis ma promenade. Un espace non-utilisé.

Pizza Y, un ancien bâtiment construit au 16^{ème} siècle – 17^{ème} siècle, transformé par après. L'été, on place dans la cour de longues tables en bois, en style bavarois.

Encore une plaque. Cette fois-ci, on évoque le premier maire roumain : « À la mémoire du dr. Iulian Pop. Le premier maire roumain de la municipalité de Cluj-Napoca. 11.01.1919 – 13.04.1923. Inaugurée le 19 janvier 2000. La mairie de la municipalité de Cluj-Napoca. ».

À côté, c'est l'« ancienne mairie », construite au milieu du 19^{ème} siècle. Il y demeure encore quelques départements, dont l'état civil – qui accueille les mariages –, plusieurs associations et partis politiques. En fait, il s'agit d'une cour à plusieurs entrées-bureaux qui me fait penser à un paysage campagnard.

Juste en face, c'est le Monument des mémorandistes (*memorandiștilor*), surnommé « La Guillotine » par les habitants, qui ouvre en fait le Boulevard des héros (*Bulevardul Eroilor*) ancien *Molotov*, du nom du diplomate soviétique, ancien *Dr. Petru Groza* en référence au premier ministre d'après 1944. Comme ce monument est juste en face de la mairie, la plupart des couples roumains qui se marient se prennent en photo devant celui-ci. Les trois ou quatre marches prévues pour arriver à la base du monument servent très bien pour ordonner les participants, de sorte que tout le monde donne bien sur la photo. Souvent, il y a des mendiants qui demandent de l'argent aux parrains ou aux personnes qui ont l'air d'être les organisateurs de la cérémonie. Les demandes sont toujours accompagnées des vœux adressées aux mariés, y compris, à leurs futurs enfants, à leurs familles, à leurs lignages. Si l'on refuse, ils sont prêts à négocier, tout en prévoyant le mal qui peut s'abattre sur la famille. On finit par en céder, on leur donne de l'argent, on finit la séance des photos et on s'embarque pour aller à la Cathédrale de la Place Avram Iancu ou à une autre église orthodoxe.

Le côté Est de la place. Tout au long du trottoir, il y a des kiosques à livres et à journaux, des supports de publicité, des arbres, des cabines téléphoniques. Une pharmacie, deux banques¹⁴, un magasin de téléphonie mobile, *Connex*, une autre plaque¹⁵, le local abandonné de l'ancien CEC (*Casa de economii si consemnațiuni*, la Caisse d'épargne¹⁶), un autre repère urbain pour les *clujeni*.

Entre *Connex* et *CEC*, la Rue Iuliu Maniu¹⁷ dont la première partie est connue aussi sous le nom de « la rue en miroir » (Photo 7). Anciens Palais du statut romano-catholique, ces bâtiments identiques ont été construits au début du 20^{ème} siècle dans la mouvance modernisatrice de l'administration hongroise.



Photo 7 – La Rue Iuliu Maniu, la « rue en miroir » et la tour de la cathédrale orthodoxe de la Place Avram Iancu © Gabriela Coman, 2003

¹⁴ Eurobank et la Banque roumaine pour le développement.

¹⁵ «Gloire éternelle à nos héros. 22 décembre 1989. L'Union Vatra Românească».

¹⁶ C'est la première institution financière de l'État moderne roumain, créée en 1859 et la seule banque accessible aux particuliers pendant l'époque socialiste.

¹⁷ Iuliu Maniu (1873-1953), important homme politique transylvain.

Un peu plus loin se trouve l'ancien palais Bánffy¹⁸. Édifice baroque construit dans la deuxième moitié du 18^{ème} siècle, la maison du gouverneur de la Transylvanie, Gheorghe (Gyorgy en hongrois) Bánffy était à l'époque la plus grande bâtisse de la Place de l'Union. Commerce au début du siècle et cinématographe entre les guerres, le palais abrite aujourd'hui le Musée des Beaux-arts (Pop, 2003). Le café de la cour intérieure attire pendant l'été des intellectuels, des étudiants, des touristes, des étrangers de passage à Cluj-Napoca.

À côté, c'est l'hôtel-bar Melody, un repère de la ville depuis des décennies (Photo 8). Sa petite terrasse presque bucolique de devant, sa clientèle de passage, fuyante et mélangée, me donne une impression de rupture, d'incongruité par rapport au lieu monumental et branché que se veut aujourd'hui la place. J'ai toujours eu l'impression qu'il est en même temps « dedans », « dans la place » – comme si ses grands enseignes lumineuses, kitch, étaient aussi anciens que la tour néogothique, comme si ces marques participeraient d'une certaine manière à l'histoire de la place – et « dehors », « au-delà » de tout ce que signifie la place, sans lien aucun avec ce qu'elle dégage.

¹⁸ *Bánffy György* (1660-1708), hongrois, premier gouverneur de la Transylvanie.



Photo 8 – Hotel-bar *Melody*, Place de l’Union © Gabriela Coman, 2003

Située à l’angle des boulevards 21 Décembre 1989¹⁹ et Roi Ferdinand²⁰, l’église évangéliste construite dans la première moitié du 19^{ème} siècle est un peu excentrée par rapport au rectangle déformé de la place. D’après moi, elle fait partie de la place. Parce que sa silhouette est très visible de ce côté de la place. Puis, parce que de toute manière, pour se rendre sur le front nordique de la place, il faut l’inclure dans le trajet : traverser le Boulevard 21 Décembre 1989, attendre au feu devant l’église et traverser Ferdinand. Les feux sont très longs et poussent les gens à parler de tout et de rien, juste

¹⁹ Anciennement *Ulița Ungurilor* (la rue des Hongrois), *Kosuth* (d’après Kossuth Lajos), *Marechal Foch*, de nouveau *Kosuth*, *Armata Rosie* (l’Armée Rouge), *Lenin*, *22 Decembrie* (22 Décembre) et, au présent, *21 Decembrie 1989* (21 Décembre 1989) (Pop, 2003).

²⁰ Anciennement *Ulița podului* (la rue du pont), *Wesseleny*, *Regele Ferdinand* (le roi Ferdinand), *Gheorghe Doja* et, de nouveau, *Regele Ferdinand* (le Roi Ferdinand) (Pop, 2003).

pour faire passer le temps. La circulation des voitures, des bus, des trolleybus est toujours frénétique.

Dans le coin de la Place de l'Union avec le boulevard Roi Ferdinand, se trouve caché le Musée d'histoire de la Transylvanie qui préserve les collections d'histoire de la pharmacie. C'est une bâtisse construite dans la première partie du 15^{ème} siècle, qui abritait en 1700 la première pharmacie de la ville. L'histoire dit que le dernier propriétaire (privé) de la pharmacie a offert l'espace à l'État à la condition qu'il devienne un musée de la pharmacie.

Un magasin de vêtements.

Salon *Charm* – coiffure, cosmétique.

Pharmacie *Zea*.

Une entrée fermée, avec un cabinet de stomatologie.

Dorna, terrasse et bar-resto.

Crema, bar et terrasse. Comme le bar *Diesel*, *Crema* est un des endroits de sortie pour les nouveaux-riches de la ville. Bien qu'ils ne procèdent pas au tri de la clientèle d'une manière explicite, on sait que pour y passer une soirée on a besoin de beaucoup d'argent. La clientèle est composée de jeunes riches, d'hommes d'affaires, d'étrangers.

La maison de thé *Élegant*. C'est petit, presque tout le temps bondé, un endroit où se pressent étudiants, artistes et étrangers. En 2005, c'était un des lieux dotés avec un système d'Internet sans fil. Deux ans plus tard, toute la Place de l'Union était déclarée « zone gratuite d'Internet ».

À côté, il y a une entrée avec plusieurs associations et institutions, dont la Maison municipale de la culture et une Université populaire. Mais également le *Casino*, un endroit qui passe presque inaperçu, ancienne salle de *Bingo*, ancien cinématographe *Timpuri noi* (Nouveaux temps).

Tout près, se trouve le consulat hongrois à Cluj-Napoca (de la république Hongroise). Les matins, quand le consulat est ouvert, il y a des gens qui attendent leur tour devant la porte ou qui fument une cigarette avant de rejoindre la file d'attente à l'intérieur. Pendant le reste de la journée, on ne se rend pas compte que le bâtiment est occupé par une direction consulaire. D'ailleurs, même la présence des gens ne nous laisse rien présager.

Une autre banque, *Citybank*.

Un magasin de vêtements, *Derloti*.

Un petit magasin à l'air vétuste de philatélie qui ouvre de temps à autre.

Une entrée dans une cour intérieure et une vitrine murale qui présente des produits à acheter : une écharpe, un verre-vase peint, un couteau suisse.

Une autre plaque sur le mur : « Dans cette maison a habité en 1902, le sculpteur Ioan Fadrusz (1858-1903) à l'occasion de l'emplacement de son œuvre célèbre, la statue équestre du roi Matei Corvin, inaugurée le 14 octobre 1902 ». Qui l'a mise, quand?

À côté, c'est le bar-restaurant *Ursus*, du nom de la bière locale très connue et appréciée dans tout le pays. Avec ses gros rideaux rouges en velours qui cachent l'intérieur des yeux du passeur, le bar demeure en quelque sorte une des reliques nostalgiques du centre.

Encore un magasin *Loto*.

Au coin, un magasin de vêtements chers pour quelqu'un avec des revenus moyens en Roumanie, avec une atmosphère parfumée et des lumières diffuses.

J'arrive ainsi au point de départ.

VERS LA PLACE AVRAM IANCU

Pour me rendre à la Place Avram Iancu, j'ai trois choix. Continuer sur la longue rue très agglomérée sur ce segment, le Boulevard 21 Décembre, et arriver derrière la cathédrale. Prendre la Rue Iuliu Maniu, croiser les Rues Bolyai Janos et Baba Novac. Ce sont deux rues très étroites. La Rue Bolyai Janos est très connue, en tout temps bien achalandée, parcourue de gens qui passent du magasin *Sora* vers le Boulevard des Héros et dans le sens inverse, qui échangent des devises au petit bureau *Exchange*, qui achètent des pâtisseries trop grasses, des kébabs et autres des *fast-foods* rangés un après l'autre. La Rue Baba Novac est tellement tranquille et sans marques qu'on l'oublie souvent. La Rue Iuliu Maniu mène directement vers la Place Avram Iancu. Assez étroite, longée par des vieilles maisons de trois-quatre étages, la rue est aujourd'hui un mélange de maisons résidentielles, de bars vus comme alternatifs (*Insomnia* (l'Insomnie), plus intellectuel, par exemple), un restaurant couru pour les mariages, deux librairies de livres en hongrois, un magasin de produits en plastiques (des bassines, des bols, des assiettes, etc.). Je prends finalement le Boulevard des Héros.

C'est plutôt étroit pour un boulevard. Il est divisé en deux par une allée piétonnière longée par des arbres et des bancs peints en rouge, jaune et bleu²¹. Par endroits, des décorations en gravier blanc. C'est une sorte de beauté méditerranéenne qui contraste avec l'air austère dégagé par les bâtiments des alentours. Au milieu de l'allée se trouve une copie de la *Lupa capitolina* (*Lupoaica* en roumain, *la Louve* en français), un des monuments de la ville fortement investis symboliquement par les Roumains. Le buste de l'empereur romain Trajan, considéré un des pères fondateurs de la nation roumaine, se trouve en bas-relief sur le piédestal de la Louve. Offert en 1921 à la ville de Cluj par la mairie de Rome, le monument a été installé dans la Place de l'Union, devant le monument de Mathias Corvin, enlevé par après et égaré dans un dépôt du Musée de l'histoire et sorti après 1989 pour être mis au milieu du Boulevard des Héros du côté de la Place de l'Union, « pour qu'il reste quand même sur la place, comme avant ». Après la construction du Monument des mémorandistes, considéré plus important pour l'histoire des Roumains, la Louve a été déplacée dans l'actuel emplacement.

Le Boulevard des Héros est un espace composite : beaucoup de petits restos cantine, des *fast-foods*, des magasins de vêtements, des fleuristes, des boutiques *Loto*, des sièges des banques, une église orthodoxe (construite récemment) et la Cathédrale gréco-catholique la Transfiguration (*Schimbarea la față*) (saisie par les orthodoxes après l'interdiction du gréco-catholicisme et rétrocédée après des années de tensions en 1997 après quelques jours de violences entre les orthodoxes et les gréco-catholiques, des membres du clergé et des croyants).

²¹ Repeints en rouge bordeaux après l'élection du nouveau maire en 2004.

Je continue mon trajet. Certains bâtiments vieux ont été « embellis » par les patrons des magasins qui occupent le rez-de-chaussée en ajoutant de la céramique rose ou bleu sur les façades jusqu'à la hauteur du premier étage. Les défenseurs du patrimoine local essayent de faire de pressions pour que les interventions architecturales ou décoratives soient faites par des restaurateurs professionnels, mais respecter les lois reste encore une option et non pas un devoir.

Dès le matin et jusqu'au soir, quand les magasins ferment, le boulevard frémit de gens. La plupart des magasins et restaurants pratiquent des prix bon marché. Le midi, la rue est très animée; beaucoup d'étudiants viennent y manger parce qu'ici, les prix sont plus accessibles pour eux. Par contre, à la fin de la semaine, l'ambiance est différente, le boulevard semble endormi. La plupart des magasins n'ouvrent que le matin et ferment au début de l'après-midi. Bien qu'on y trouve deux *fast-foods* non-stop assez animés, les samedis et dimanches soirs, la rue donne une impression d'abandon.

LA PLACE AVRAM IANCU



Photo 9 – Place Avram Iancu (carte postale)

L'angle du Boulevard des Héros avec la Rue Avram Iancu. Je me trouve devant le Cercle militaire, un bâtiment moderniste construit dans les années 1940, fermé au public. La place, telle que délimitée par les bâtiments et les rues est un quadrilatère régulier, avec les deux petits côtés plus distancés, excentrés. Je ne vois d'ici que la partie supérieure de la Cathédrale orthodoxe et la clôture verdoyante d'arbres et bosquets.

À ma gauche, la rue est tranquille.

Des résidences, le bout de la Rue Iuliu Maniu.

Un magasin de produits de panification (Vel-Pitar), un autre d'instruments et appareils musicaux, des bureaux d'avocats.

Déployée sur deux rues, la Préfecture du département Cluj, une bâtisse construite en style sécession viennois, ancien siège du Comité départemental du Parti communiste roumain (avant 1989), ancien siège de la Chambre de commerce à la fin du 19^{ème} siècle. C'est ici qu'ont lieu la plupart des manifestations protestataires. Historiques, sociaux, politiques ou sportifs, presque tous les rassemblements et les processions de ce type passent par ici. Pour célébrer l'union de la Transylvanie avec la Roumanie, le jour national de la Roumanie ou la libération du Nord de la Transylvanie, pour revendiquer des droits de travail ou contester des décisions salariales, pour soutenir ou combattre des partis politiques, pour fêter les victoires de l'équipe nationale de soccer.

À ma droite, de l'autre bord du Boulevard des Héros, à côté de théâtre, il y a un petit café à deux étages avec une pâtisserie *non-stop* en bas, un nouveau magasin de luxe, l'agence théâtrale, le Café du théâtre.

Je traverse la rue et je rentre dans le parc en empruntant l'allée centrale. Une dizaine de drapeaux de la Roumanie et de l'Union Européenne se trouvent d'un côté et de l'autre de l'entrée (Photo10).



Photo 10 – La cathédrale orthodoxe, le monument d'Avram Iancu et les drapeaux roumains, Place Avram Iancu © Gabriela Coman, 2003

Devant moi, une fontaine au milieu de laquelle jaillit le monument d'Avram Iancu construit en 1992: quatre femmes en jouant des *tulnice* (de très longs cors) disposée autour d'une grande colonne au sommet de laquelle se trouve une statue d'Avram Iancu, trop petite, déséquilibrée. Le Nan est son surnom le plus connu et selon une blague, il a été mis tellement haut pour voir par-dessus les bâtiments ce que fait Mathias dans la Place de l'Union (Mitrea, 1994). Il remplace l'obélisque « Étoile rouge » dédié à l'armée ukrainienne, détruit en janvier 1990.

À gauche et à droite, disposés en demi-cercles, des bancs peints en rouge, jaune et bleu. Quelques mètres plus loin, se trouve l'imposante Cathédrale orthodoxe, érigée aux années 1930 et achevée par l'ajout de quatre tours aux années 1990. La construction inspirée de l'architecture orientale prévoit autour du tambour de la coupole un belvédère à arcades.

Derrière la cathédrale, a été érigé en 1996, à la place du « Char d'assaut » soviétique, le monument « Gloire du soldat roumain », dédié à l'armée roumaine : une femme de dimensions disproportionnées représentant la Roumanie et sept soldats représentant l'armée. Le surnom est vite né : « Blanche-Neige et les sept nains ». D'ailleurs c'est une des premières choses que j'ai apprises lors de ma première visite à Cluj-Napoca. Devant ce monument, un espace ouvert, en dalles de béton, espace de cérémonies militaires et religieux des dépôts des couronnes de fleurs à l'honneur des soldats roumains, de l'armée, à l'occasion des événements historiques importants comme par exemple, la Grande Union. Parfois, des scènes sont installées devant le monument et les figures politiques et militaires marquantes prononcent des discours et passent en revue le bataillon local.

En face, de l'autre côté du Boulevard 21 Décembre 1989, quelques espaces commerciaux et l'entrée de l'église évangéliste. Une librairie des livres religieux de langue hongroise, une boutique de produits d'apiculture, un magasin de chaussure. Le seul bar de ce coin, a fermé; pour le moment il n'y a rien à sa place. Le carrefour est très convoité, y passent par là d'autobus et des trolleybus vers la place et le marché Mihai Viteazu, le quartier *Gruia*, la Gare et dans l'autre sens, le quartier *Gheorghieni* ou *Mărăști*. À l'angle que le Boulevard 21 Décembre 1989 fait avec la Rue Cuza, la mairie a installé aux années 1990 le buste d'Alexandru Ioan Cuza²². Il y a un air d'abandon ici. Peut-être parce que les gens sont toujours de passage, ne traînent pas, il n'y a rien pour les retenir, au-delà de leurs affaires ponctuelles. Leurs trajectoires diverses les conduisent à passer par derrière la Cathédrale, par devant le Théâtre, à côté de la fontaine.

Certainement, ce n'est pas un espace de rêverie, bien que quelqu'un passionné des technologies puisse y trouver une quelconque poésie à la toile de fils électriques, de bus, de téléphone qui se tisse dans l'air.

La place n'est pas un endroit très couru. C'est le matin et l'après-midi qu'il y a plus des gens. On n'y flâne pas, on la traverse pour se reposer dans son chemin vers un autre lieu de la ville. Le soir, on y trouve des passants seulement à la sortie de la messe ou du théâtre. En dehors de ces moments, la place est plutôt silencieuse. Seuls quelques adolescents fuyant les cours viennent y passer du temps. Des gens pieux à la sortie de la messe. Des riverains. Des retraités qui habitent dans le coin et qui passent souvent par ici dans leurs trajets quotidiens pour faire des achats, un passe-temps fonctionnel. Des parents avec leurs enfants. Des gens ayant des affaires à régler au tribunal, à l'éparchie,

²² Alexandru Ioan Cuza (1820-873) a été le premier prince de l'État moderne roumain.

au siège de la société des Chemins de fer, dans les autres institutions du centre-ville, des « passants fonctionnels ». Je passe ici un midi, deux hommes dorment : un sur un banc, l'autre sur une sorte de « bouche de canal ». Le matin il y a avait aussi quelqu'un qui dormait sur l'espace vert sous les drapeaux. Quelque part, cachés sous la verdure, deux panneaux en métal rouillé : « interdit l'accès aux personnes avec des chiens » et « interdit l'accès en vélos et patins à roulettes ». Malgré l'avertissement, la place est un des espaces favoris des adolescents aux patins à roulettes et aux planches à roulettes.

Les dimanches ou les jours des grandes fêtes religieuses, les alentours de l'église fourmillent de gens : des fidèles qui vont à la messe, des pratiquants occasionnels qui passent à l'église « pour allumer une bougie », des vendeurs de basilic²³, de fleurs ou d'autres, des femmes avec les enfants accrochés à leur flanc faisant la manche, des touristes. L'église est débordée et de hauts parleurs sont disposés à l'extérieur pour les gens qui n'ont pas réussi à entrer. Le parvis de la cathédrale est rempli de gens de partout de la ville ou même des villages des alentours, de toutes les catégories sociales et de tous les âges, plus de femmes que d'hommes.

Quand la fontaine fonctionne, elle est une des attractions de la place : des enfants y jouent, des passants s'y rafraichissent pendant les canicules, les fans des équipes de soccer fêtent les victoires par de grandes baignades collectives. Sinon, ce n'est qu'une autre construction en béton devenue occasionnellement poubelle publique.

Lors des grands événements de l'année, les feux du Jour de l'An, les célébrations de l'Union, le Jour National, des habitants de la ville, et notamment ceux des quartiers populaires, se rendent à la Place Avram Iancu. En 2002, a lieu le festival « Fêtes Transylvaines », un spectacle de danse et de chant folklorique qui rassemble un public nombreux de toute la ville. Le 11 décembre 2004, la mairie a organisé dans la Place Avram Iancu un spectacle de musique, ayant comme grande vedette, Stefan Hrușcă, un chanteur très populaire en Roumanie, qui vit depuis des années au Canada. Ce spectacle qui marquait le début des Fêtes d'hiver a été pour le nouvel maire (élu en 2004), Emil Boc, l'occasion pour allumer les décorations lumineuses dans la ville. Bien que l'axe principal de la ville (les deux places centrales, de l'Union et Avram Iancu, et le Boulevard des Héros), de même que quelques places encore, soient très bien illuminés, d'autres zones importantes, autour du Théâtre national, par exemple, restaient sombres. Et même dans la Place de l'Union, il y avait des lumières seulement dans le square central, sur les trottoirs, et dans le coin du magasin Benetton. Pour le reste, on n'y trouvait que les lumières publiques habituelles. A cette même occasion, les drapeaux roumains installés quelques ans auparavant par le maire Gheorghe Funar²⁴ ont été remplacé par des neufs.

Ainsi, le maire Boc utilisait presque de la même manière que son prédécesseur Funar la Place Avram Iancu pour attirer les électeurs au profil plus nationaliste en vue des élections générales. Un de mes interlocuteurs les appelle « *funarii* » (de Funar, le nom du maire), un clin d'œil ironique qui fait un parallèle entre les spectacles de Funar et « Saturnales », les fêtes des Romains qui durent plusieurs jours d'affilée. Ici, les « *funarii* » deviennent des célébrations de la roumanité gérées par Funar. Lors de ces spectacles organisés autour des dates importantes dans l'histoire des Roumains – le 1^{er} Décembre, le 24 Janvier –, mais aussi des autres dates du calendrier civil – le 1^{er} mai, le

²³ En orthodoxie, le basilic est une plante sacrée. Au 15 août, à l'occasion de la Sainte Marie, les gens vont à l'église avec du basilic pour le bénir; ramener à la maison, il diffusera ses pouvoirs.

²⁴ Gheorghe Funar, maire de la ville entre 1992 et 2004.

Jour de l'An, etc., on invite généralement des chanteurs roumains de musique populaire très connus, Dumitru Fărcaș, Aurel Tamaș, etc. ou des formations de danse populaire.

Le lendemain du deuxième tour d'élection présidentielle du décembre 2004, un spectacle de musique et de feu d'artifices avait lieu dans la Place Avram Iancu. On fêtait l'élection de Traian Băsescu, chef du Parti Démocrate, le parti gagnant à Cluj, comme président de la Roumanie. Ces spectacles n'ont pas été annoncés ni dans les journaux ni par des affiches publiques dans la ville. Les gens avaient appris les uns par les autres, par les cellulaires, ou par hasard.

De retour à l'entrée principale. Je suis des yeux le trajet à parcourir. Je suis cette fois-ci juste en face du Théâtre national, ancien théâtre hongrois, construit en 1906 en style sécession, devenu « national » et, donc, « roumain », après la Grande Union de 1918. Entre temps, on y a ajouté les statues du philosophe Lucian Blaga et du poète Mihai Eminescu, tous les deux roumains. La beauté du théâtre s'efface avec chaque voiture qui lui passe devant. L'architecture et le style sont éclipsés par le flux continuel de couleurs et de vitesse. Depuis 1990, la grande esplanade de devant accueille des événements promotionnels auto, des concerts de musique, des manifestations culturelles. Et là, la façade disparaît sous les grandes publicités qui la couvrent presque en entier : Toyota et Fiat, les promotions du mois, Concert rock ... Parfois, les caravanes-auto publicitaires se déplacent de l'autre côté de la rue, devant l'entrée du parc-place : il y a plus d'espace pour les différents modèles de voitures (Photo 11).



Photo 11 – Le Théâtre national et une promotion auto, Place Avram Iancu © Gabriela Coman, 2003

À ma gauche, sur le front de l'Est de la place, c'est le Tribunal. Puis, vers la cathédrale, quelques arbres par-ci, par-là. Pas de kiosques, ni de présentoirs. L'éparchie orthodoxe. Une grande porte cache un très beau jardin et les bâtiments qui se trouvent à l'intérieur. À côté, il y a une petite librairie qui vend des livres religieux, mais aussi des vêtements et d'autres accessoires religieux orthodoxes. Juste devant celle-ci, un arrêt

de bus de quartier *Gheorghieni*. Jusqu'au bout de la rue, c'est la Direction de CFR (les chemins de fer roumains).

Après, c'est la longue rue qui traverse la ville, nommée dans ce secteur le Boulevard 21 Décembre 1989. Un va-et-vient de bus, de voitures, de gens qui rentrent chez eux ou qui vont dans la « ville » ou seulement au marché Mihai Viteazu.

*

L'été, désertée par les milliers d'étudiants qui rentrent chez eux, la ville donne l'impression d'être une station balnéaire : lenteur estivale dans les mouvements dans la rue, visibilité soudaine des micro-rituels des personnes âgées, insouciance et insolence des gestes et des regards des jeunes, curiosité et compulsion photographique chez les touristes.

J'ai l'impression d'un lieu où rien ne se passe à la vue des autres, tout est derrière les persiennes, les portes imposantes des vieilles maisons, dans les espaces des initiés auxquels je n'ai pas accès. J'apprends toujours trop tard qu'un vernissage, une exposition d'architecture a eu lieu, qu'un tel spectacle dans la rue s'est déjà passé, qu'une telle conférence est déjà finie, qu'un feu d'artifice vient se terminer. Je me demande à quoi sert d'annoncer dans le journal local les événements passés au lieu de ceux qui auront lieu? Les seuls annoncés d'avance, avec tous les détails (l'heure exacte, l'endroit, les participants) sont les manifestations officielles commémoratives ou anniversaires. Il me faut quelque temps pour comprendre qu'il faut s'inscrire sur les listes de discussions (soit d'un séminaire à l'université, soit de Transit – une association très active sur le plan culturel), qu'il faut se faire des copains bien placés dans certains groupes et qu'il faut avoir un téléphone mobile pour être en contact avec eux. Une fois dedans, ma vie devient plus active.

C'est vrai aussi qu'en automne, avec la rentrée, il y a plus de possibilités d'être au courant avec ce qui se passe. La ville redevient un rush. Fourmillement et adrénaline, nostalgie et étincelles, pelote d'émotions et de retenues.

References

- Augé, M. (1992). *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil.
- Botea, B. (2005). *La Transylvanie: entre coexistence et négociation sociale. Une approche anthropologique de la construction du territoire*. Thèse de doctorat. Lyon, Université Lumière Lyon 2 et Cluj-Napoca, Université Babeş – Bolyai de Cluj-Napoca.
- Boulgakov, M. (2008). *Diavoliada și alte povestiri (Endiablade et autres nouvelles)*. Iași, Polirom.
- De Certeau, M. (1990). *L'Invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, éd. établie et présentée par Luce Giard. Paris, Gallimard.
- Eco, U. (2009). *Vertige de la liste*, Paris: Flammarion, (Ouvrage publié à l'occasion de la manifestation «Vertige de la liste» au Musée du Louvre, sous la direction d'Umberto Eco, Grand Invité du Louvre en novembre 2009.)

- Kovács, A. (2003). PUZ [Plan de urbanism zonal]. Piața Unirii. (Plan d'urbanisme zonal. Place de l'Union). Non-publié.
- Laplantine, F. (1996). La description ethnographique. Paris, Éditions Nathan, coll. «128: sciences sociales», no 119.
- Mitrea, V. (1994). Gafa tratării propagandistice (La gaffe du traitement propagandiste). Revista « 22 », 2(205), 12-18 ianuarie: A7.
- Perec, G. (1975). Tentative d'épuisement d'un lieu parisien. Paris, Christian Bourgeois Éditeur
- Pop, V. (2003). Manuscrit sans titre sur la Place de l'Union. Non-publié.
- Rotta, S. (2004). Martor ocular. 21 Decembrie 1989-2004. 15 ani. (Témoin oculaire. 21 Décembre 1989-2004. 15ans).
- Sève, B. (2010). De haut en bas. Philosophie des listes. Paris, Éditions du Seuil, « L'ordre philosophique ».
- Baudrillard, J. (2001). Consumer society. In M. Poster (Ed.), *Jean Baudrillard: selected writings*. Stanford: Stanford University Press.
- Bourdieu, P. (1984). *Distinction : a social critique of the judgement of taste*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Derrida, J. (1981). Economimesis. *Diacritics*, 11(2), 2-25.
- Derrida, J. (2000). *Of hospitality*. Stanford, Calif.: Stanford University Press.
- Derrida, J. (2001). *A taste for the secret*. Cambridge, UK Malden, MA: Polity ; Blackwell.
- Derrida, J. (2005). *Rougues: two essays on reason* (P.-A. Brault & M. Naas, Trans.). Stanford: Stanford University Press.
- Goss, J. (2004). Geography of Consumption I. *Progress in Human Geography*, 28(3), 369-380.
- Lash, S., & Urry, J. (1994). *Economies of signs and space*. Thousand Oaks: Sage.
- Nancy, J.-L. (1990). *The Inoperative community*. Minneapolis, MN: University of Minneasota.
- Plato. (1993). *Republic* (R. Waterfield, Trans.). New York: Oxford University Press.
- Schor, J. B., & Holt, D. B. (Eds.). (2000). *Consumer Society Reader*. New York: New Press.
- Simmel, G. (1997). *Simmel on culture : selected writings*. London ; Thousand Oaks: SAGE.
- Weber, M. (1979). *Economy and society: an outline of interpretive sociology*. Bekeley: University of California Press.

About the author:

Gabriela Corman is a Ph.D. Candidate, Département de sociologie, Université de Montréal